

# Du côté de chez Terrin ou l'évidence de l'exceptionnel

35

---

## L'ŒUVRE DE PETER TERRIN

L'écrivain flamand Peter Terrin (° 1968) s'est donné une mission: s'il rend compte avec une méticulosité quasi scientifique des sensations éprouvées par ses personnages, c'est qu'en les accompagnant il espère échapper à la réalité du quotidien. Ses lecteurs se font emporter par la déferlante d'un style qui frappe par son rythme martelé et participent ainsi pleinement à ces instants de délivrance.

Si l'on cherchait à comparer Terrin à un auteur français, il faudrait chercher du côté d'Albert Camus, que Terrin tient en grande estime. Nombre de ses récits et romans ont pour protagoniste un étranger à la Meursault. Tout comme l'antihéros de *L'Étranger*, certains de ses personnages cherchent dans une démarche de noctambule à sortir de l'étrangeté d'un quotidien incompréhensible. Par la grâce de quelque acte gratuit et dans la meilleure tradition existentialiste, ils parviennent à trouver une issue donnant accès à la vraie vie cachée derrière la façade d'un monde auparavant obscur. Dans la plupart des livres de Terrin figure par ailleurs en filigrane le mythe de Sisyphe. Pour Camus, faute de discernement, nous roulons tous comme Sisyphe un rocher jusqu'au sommet d'une montagne, mais il arrive parfois de façon inattendue que nous voyions nos efforts récompensés quand il nous est soudain permis, par-delà le sommet, de jeter un coup d'œil à l'envers du décor. Tout ceci pour faire comprendre que Terrin est probablement l'auteur néerlandophone moderniste contemporain le plus intéressant et qu'il s'inscrit dans la lignée de maîtres incontestés comme Ferdinand Bordewijk (1884-1965)<sup>1</sup>, qui s'est illustré pendant l'entre-deux-guerres dans le courant de la *Nieuwe Zake-lijkheid* ou comme Willem Frederik Hermans (1921-1995)<sup>2</sup>, écrivain néoréaliste de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Ces auteurs avaient tenté eux aussi, avec la même lucidité scientifique, de se colleter avec la réalité afin d'ainsi faire apparaître la vérité, fût-ce par éclairs intermittents.



Peter Terrin

photo K. Pype.

### **Sur la route de Damas**

À la suite de Bordewijk et de Hermans - mais aussi de Camus, Kafka, Joyce et Proust - l'écriture de Terrin est à la recherche d'une plénitude de l'instant. Celle-ci n'est pas immédiatement accessible, mais suppose en revanche que l'on s'enquière du monde qu'il faut observer avec minutie ou humer de plus près afin que la magie de l'instant s'opère et aboutisse à une sorte d'expérience totale qui peut donner fugitivement - pour reprendre le slogan publicitaire d'une boisson énergisante - «des ailes» à celui qui l'éprouve.

Chercher à découvrir ces instants d'épiphanie: voilà la quête que Terrin s'est donnée à accomplir. Dès son premier recueil de récits paru en 1998, intitulé *De code*, les personnages de Terrin écumant les rues en quête de cet instant lumineux qui terrassa Paul de Trace sur la route de Damas: ils foncent dans un décor où soudain fait irruption, dans toute sa gloire sensuelle, la réalité transcendante, pareille à ce sentiment d'intense bonheur prêt à s'extraire de la célèbre madeleine de Proust.

*Monte-Carlo*<sup>3</sup>, qui paraît en 2014, est un bref récit construit à première vue sur le mode de la légèreté. Il s'articule cependant sur une illumination de la nature de celle

éprouvée par saint Paul. Par une chaude après-midi, alors que se prépare à démarrer dans les rues de Monte-Carlo le tonitruant spectacle d'une course de formule I, le mécanicien Jack Preston assiste bien malgré lui à un incident qui relève de «l'évidence de l'exceptionnel». Juste avant que ne s'élancent les bolides, la ravissante Lily traverse l'asphalte à grandes enjambées et alors qu'elle jette un regard fortuit sur Preston, celui-ci, le temps d'une fraction de seconde, voit une explosion se produire juste devant l'actrice. Il se jette sur elle et préserve ainsi l'éblouissante beauté de Lily qui risquait d'être défigurée. Preston tombe amoureux à la vie à la mort, mais se méprend entièrement sur la réciprocité de cet amour fou qui le surprend de façon aussi immédiate qu'involontaire. Le mécanicien, qui garde des séquelles de son intervention, est en effet mis à l'écart par le constructeur automobile qui l'employait et se morfond chez lui en guettant un signe de vie, voire un signe d'affection amoureuse de la part de Lily.

À celui qui voudrait goûter au style à la fois scrupuleux et sensuel de Terrin, *Monte-Carlo* offre la plus exquise des mises en bouche. Le récit se lit d'un trait et se clôt dans un triste patelin anglais, laissant le lecteur hagard et tout pénétré encore de l'instant exceptionnel vécu par Preston. Terrin suggère une nouvelle fois que celui qui est en quête d'expériences incandescentes finit toujours par salement se brûler. La douleur toutefois est compensée par le souvenir de ces instants quasi mystiques et ô combien intenses de plénitude complète.

### **Une trilogie de l'angoisse**

Avec *Le Gardien*<sup>4</sup>, le quatrième roman de Terrin, l'auteur connaît un succès public et termine en un certain sens la première période de son œuvre. L'ouvrage, qui paraît en 2009, recouvre avec ses deuxième et troisième romans, respectivement *Blanco* (2003) et *Vrouwen en kinderen eerst* (Les femmes et les enfants d'abord, 2004), la décennie qui suit les attentats du 9 septembre. Il clôt ainsi ce que Terrin intitule sa trilogie de l'angoisse. Depuis, l'auteur cherche un ton nouveau où l'univers solipsiste et claustrophobe de ses protagonistes cède le pas à un espace narratif plus lumineux et aéré, engendrant du même coup davantage de dialogues et d'interaction entre les personnages.

L'histoire du *Gardien* tient de l'absurde et semble être sortie tout droit d'une pièce de Samuel Beckett: deux hommes surveillent l'entrée d'un immeuble à appartements où loge un public de nantis. Ils reçoivent régulièrement la visite d'un troisième homme dont la mission est de les ravitailler, seul contact qu'ils entretiennent depuis un an et demi avec le monde extérieur. Il existe des situations moins hallucinogènes. Et c'est le sort que Terrin réserve méticuleusement à ses gardiens qui sont attentifs au moindre rayon de lumière, au moindre bruissement. Soudain les habitants de l'immeuble semblent avoir pris la fuite, incitant ainsi les gardiens à quitter l'abri sous le garage souterrain où ils vivent isolés depuis des mois: ils montent par l'ascenseur et atteignent un appartement luxueux dans les étages où, accueillis par un océan de lumière (une explosion?), ils finissent par rencontrer leur Godot à eux.

Avec *Le Gardien* s'achève une première période créatrice dans l'œuvre de Terrin ainsi que sa quête incessante de moments d'épiphanie. Le romancier sur ces entrefaites est devenu le père d'une petite fille, Renée, et d'un fils, Willem - prénommé ainsi probablement en hommage à l'écrivain Willem Frederik Hermans, pour qui il ne cache pas

son admiration - et manifeste ensuite son désir de faire souffler un vent nouveau dans son écriture. Il se met ainsi à la rédaction d'un conte philosophique désinvolte dans lequel il met en scène un auteur, Emiel Steegman, qui se fait du souci à propos de son futur biographe et s'inquiète de la façon dont celui-ci le traitera et le jugera. Mais au moment où Terrin s'apprête à élaborer ce projet, il se fait rattraper par la vraie vie quand sa fille Renée, quatre ans à l'époque, est victime d'un infarctus cérébral qui manque de l'emporter.

### **Un coup de poing dans la figure**

La vie dont Terrin cherchait à transcrire la palpitation lui administra ainsi un coup de poing en pleine figure, et il fit ce que font la plupart des écrivains dans ces cas-là: il intégra Renée et son grave accident cérébral dans son récit. *Post mortem*, qui à l'origine devait être une réflexion espiègle sur le voyeurisme engendré par notre société du spectacle, prit alors de façon inattendue une tout autre tournure et l'écrivain dressa en tant que père un portrait émouvant de sa fille et de la vulnérabilité face à la maladie. Ce roman, qui frappe par son originalité, permit à Peter Terrin de décrocher en 2012 le très convoité *AKO-Literatuurprijs* d'une valeur de 50 000 euros. Ce prix littéraire néerlandais est avec le *Libris Literatuurprijs* la distinction commerciale la plus prestigieuse couronnant les lettres de langue néerlandaise. Lors de la remise du prix, le lauréat dédia celui-ci à sa fille Renée et lança sur le ton de la plaisanterie qu'il pourrait enfin se procurer le vieux modèle de la marque automobile *Porsche* qu'il convoitait.

Il n'acheta pas la *Porsche*, mais les voitures de course ne manquent pas dans *Monte-Carlo* (2014); elles servent de décor à la rencontre tragique entre Lily et Preston, entre la beauté fatale et le mécanicien. Le récit prélude à *Yucca*, qui a paru à l'automne 2016 et qui donne l'occasion au nouveau Terrin de chatoyer dans toute sa splendeur.

*Yucca* compte près de 400 pages et est par conséquent le roman le plus volumineux que Terrin a produit jusqu'à présent. Le lecteur y retrouve Viktor, le protagoniste de *Blanco* (2003), son deuxième ouvrage, qui formait la première partie de la trilogie de l'angoisse. Viktor est un scientifique spécialisé en biologie cellulaire; il a perdu sa femme suite à un car-jacking particulièrement brutal et depuis se consacre à son fils de manière compulsive afin de le soustraire à la méchanceté du monde extérieur. En tant que scientifique il ne jure que par «les choses que l'on peut connaître», ce que les anciens Grecs appelaient *mathémata*, les mathématiques en somme. C'est la raison pour laquelle il a décidé non de nier l'existence du précipice où il se trouve depuis le meurtre de sa femme, mais au contraire de l'appréhender en toute lucidité: «Aussi longtemps qu'il demeurerait suffisamment attentif, rien ne pouvait leur arriver. Voilà quelle était sa mission: être attentif, toujours et partout.» L'angoisse et la sollicitude d'un père pour son fils de dix ans s'avèreront toutefois fatales. Viktor étrangle son fils dans son sommeil afin de conjurer tout malheur possible.

### **Suite romanesque avec cicatrices autobiographiques**

*Yucca* raconte l'histoire de Viktor qui, après avoir purgé onze ans de prison, retrouve sa liberté et tombe sur Renée, une artiste de 29 ans extrêmement riche. Celle-ci a subi un infarctus cérébral à l'âge de quatre ans et a ensuite découvert qu'elle disposait de pou-

voirs magiques lui permettant d'entreprendre une carrière artistique exceptionnelle. Alors que Viktor se demande comment faire face à un monde hostile et survivre à la mort de son fils, entrent en scène le fils de Renée ainsi que son grand-père, un inspecteur de police qui a été témoin en 1985 de la dernière et plus sanglante attaque terroriste perpétrée par les tueurs du Brabant dans un supermarché<sup>5</sup>.

Terrin poursuit donc plus avant sur la voie qui lui avait valu son plus grand succès: comme dans *Post mortem*, des membres de sa famille surgissent dans un univers de fiction et interagissent avec des protagonistes sortis d'autres ouvrages de l'auteur. *Post mortem* mettait en scène l'écrivain Emiel Steegman qui fonctionnait comme alter ego de l'auteur. Dans *Yucca* le personnage de Viktor fait sa réapparition, comme si Terrin voulait que s'engage un duel entre la thématique de l'angoisse, qui caractérisait son œuvre antérieure, et les couleurs de l'espoir, qui percent dans ses récits depuis *Post mortem*. Un duel exceptionnel, de toute évidence.

### **Frank Hellemans**

*Professeur d'histoire de la communication à la «Hogeschool Thomas More» de Malines - critique littéraire.*

*Adresse : Keldermansvest 23, 2800 Malines.*

*Traduit du néerlandais par Guy Rooryck.*

Dans *Septentrion*, XLII, n° 4, 2013, pp. 31-36 sont repris quelques fragments d'un volume de la série *Citybooks* que Peter Terrin a consacré à la ville de Turnhout à la demande de la maison flamando-néerlandaise *deBuren* à Bruxelles.

### **Notes**

- 1 Voir *Septentrion*, XXX, n° 3, 2001, pp. 48-50.
- 2 Voir *Septentrion*, XXXV, n° 1, 2006, pp. 33-38.
- 3 La traduction française, signée Guy Rooryck, paraîtra en 2017 aux éditions Actes Sud d'Arles.
- 4 Titre original : *De bewaker*. La traduction française, de la main d'Anne-Lucie Voorhoeve, a paru aux éditions Gallimard de Paris en 2013. Voir aussi *Septentrion* IXL, n° 4, 2010, pp. 39-44.
- 5 Voir *Septentrion*, XLIV, n° 2, 2015, pp. 82-83.